L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 9 NOVEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 9 NOVEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Une nouvelle ligne de vapeurs entre la Nouvelle-Orléans et Colon.

Laissons, pour le moment, les puissances européennes se disputer le cadavre de la Turquie, l'Angleterre et la Russie se mesurer des yeux, en attendant qu'elles se prennent aux cheveux.

Laissons, ici, le parti démocrate et le parti républicain, chacun de son côté, tendre et amorcer leur souricière, pour y attirer la Présidence et l'accaparer, au profit de l'Union, à moins que ce ne soit à ses dépens; et parlons d'affaires plus sérieuses, de choses qui intéressent vraiment la Nouvelle-Orléans et peuvent exercer une immense influence sur son avenir.

N'oublions pas que notre ville est essentiellement commerçante, et que jamais on ne lui enlèvera ce caractère, parce qu'il repose sur la nature des choses et la situation topographique et géographique de notre fleuve; et il en sera ainsi tant que le Mississipi, partant à la fois des Montagnes Rocheuses, des Alleghenys et de la région des Lacs, viendra rouler ses eaux devant nos quais, pour les aller jeter, un peu plus bas, dans le Golfe et, du Golfe dans l'Atlantique; tant qu'au Sud-Ouest et au Sud de notre port, il y aura au Mexique, une Amérique Centrale et une Amérique du Sud pour recevoir nos produits dont ils ont besoin et pour les consommer.

En fait, il s'agit aujourd'hui d'établir une ligne de steamers faisant le trafic entre la Nouvelle-Orléans et Colon pour y transporter directement les produits américains, et leur faire traverser rapidement l'ithsme de Panama et, de là, aller les distribuer, par eau, soit en descendant le long des cités occidentales de l'Amérique du Sud; soit en remontant le long des côtes occidentales de l'Amérique du Nord jusqu'à Los Angeles, San Francisco et même au de là.

Jusqu'ici il y n'y a qu'une ligne triangulaire qui fasse le service entre San Francisco, Panama, Colon et New York; elle est tout à fait insuffisante et ce n'est qu'à grand prix que les produits de l'ouest pénètrent dans ces parages par terre, par chemin de fer.

Telle est la révolution qu'il s'agit d'opérer et à la tête de laquelle se trouvent une partie des capitalistes français qui ont jeté tant d'argent dans l'entreprise du Canal de Panama et, faute de mieux se rejettent sur la nouvelle ligne projetée. Notre port deviendrait, ainsi, soit à l'allée, soit au retour, la principale escale de cette ligne et le point intermédiaire entre la vaste Vallée du Mississipi et les plages Occidentales de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Nord. L'idée est non seulement grandiose, elle aussi et surtout très juste. Bien soutenue comme elle l'est, par des capitalistes sérieux qui sont en même temps des hommes d'affaires de valeur, l'entreprise ne peut que réussir et elle obtiendra, nous en sommes convaincus, un succès colossal, inespéré.

A PROPOS DE LA STATUE DE MARBOT.

On vient d'inaugurer la statue, à Astaillac (Corrèze), du général Marbot, auteur des fameux Mémoires. C'est justice. Non pas, il est vrai, que, comme homme de guerre, Marbot fût particulièrement remarquable. C'était un brave soldat, fils de soldat, comme en comptaient en nombre les armées de la République et de l'Empire. Nous redirons tout à l'heure, en quelques mots, ce que fut sa carrière; mais, comme écrivain militaire, n'ayant souci que des choses du métier et ne s'attachant à raconter que les événements de guerre, Marbot est incontestablement un maître.

Son récit du "passage du Danube" restera un des chefs-d'œuvre de notre littérature moderne et c'est à bon droit qu'on élève une statue à l'homme qui a fait revivre, d'un style si émouvant, la vie des camps et des états-majors sous le premier Empire.

Marbot naquit en août 1782, au château de la Rivière, dans la Corrèze. Sa famille était riche et de noblesse.

Le père fut garde du corps de Louis XV, puis capitaine de dragons, aide de camp de Schomberg.

A la Révolution, il s'engagea dans l'armée des Pyrénées et devint en quatre ans général de division. Commandant militaire de Paris à la veille du 18 Brumaire, il suivit Masséna à Gênes où il mourut du typhus.

Il eut quatre fils, tous soldats, dont deux furent généraux.

Celui qui nous occupe, Marcelin Marbot, l'auteur des Mémoires, débuta en Italie comme simple chasseur à cheval; plus tard, aide de camp d'Augereau et de Masséna, major puis colonel d'un régiment de chasseurs à cheval, il fut mis en demi-solde, puis exilé après Waterloo.

La Révolution de 1830 le fit rentrer au service. Aide de camp du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, il accompagna ce prince au siège d'Anvers et en Algérie. Pair de France en 1845, il mourut à Paris en novembre 1854.

Le souvenir de ce soldat appelle nécessairement l'esprit sur ces batailles d'Iéna et d'Auerstædt (14 octobre 1806), dont l'anniversaire est d'hier!

Sans récrire un récit tant de fois fait par des plumes maîtresses, nous voudrions chercher dans les contemporains quelques traits qui puissent nous faire revivre ces heures glorieuses, Marbot d'abord, puisque nous venons de parler de lui. Dans l'été de 1806, il est en Prusse, à Berlin, chargé d'une mission; d'abord l'objet des attentions du prince Louis et des officiers supérieurs, il voit peu à peu les cervelles s'exalter, les esprits s'échauffer; on le délaisse, on le fuit. Les gendarmes de la garde viennent, d'un air de défi, aiguiser leurs sabres sur les marches de l'ambassade de France. Marbot rentre à Paris, court aux Tuileries, raconte cette scène à Napoléon, qui, portant la main sur la garde de son épée, s'écrie avec colère:

"Les insolents fanfarons apprendront bientôt que nos armes sont en bon état."

La campagne a lieu; le soir de la bataille d'Iéna, Marbot fait prisonnier un officier saxon et par courtoisie lui laisse son épée et son cheval. Le Saxon se confond en remerciements; mais à cinq cents pas des lignes françaises, il tire cette épée qu'on lui a laissée, blesse le cheval de Marbot, essaye de le pincer lui-même, puis d'un mouvement brusque le renverse de cheval et s'enfuit. Oncques plus Marbot ne put le retrouver. O bonne foi germanique!

Séruzier, l'artilleur dont les Mémoires sont si vivants, était à Auerstædt, à cette bataille où Bernadotte, par son inaction, faillit laisser écraser Davout. Séruzier était capitaine commandant l'artillerie de la division Morand. Il avait avec ses dix-huit pièces à se défendre contre la cavalerie et à répondre à quatre-vingts pièces prussiennes.

Il répéta une manœuvre qui lui avait réussi à la bataille des Pyramides. Appliquant à l'artillerie les formations de l'infanterie, il forma ses batteries et carré, en plaçant les grenadiers de soutien dans l'intervalle des pièces, et grâce à "ce mouvement qui, dit-il, dut paraître bizarre à l'ennemi", il repoussa les charges furieuses des hussards rouges qui l'avaient tourné.

Blessé à la main droite, le flanc gauche emporté, il voyait ses hommes ébranlés; il les maintint par une grosse plaisanterie de caserne, et déployant de nouveau ses dix-huit pièces en ligne, il éteignit le feu des quatre-vingts pièces prussiennes. L'ordre du jour porta que "par une manœuvre hardie il avait décidé du sort de la bataille," et il fut fait chef d'escadron.

Ecoutons maintenant le récit d'un simple sous-officier, c'est le commandant Pasquin, engagé dans les chasseurs à cheval à Iéna; il n'est que fourrier et n'a pas encore vu le feu.

Le "brutal" (le canon) tonne; le jeune soldat s'agite d'une impatience faite de beaucoup de courage et un peu d'émotion. Il trouve qu'on ne se bat pas assez vite et il se plaint à son capitaine qui lui veut du bien et qui le traite en fils plus qu'en subordonné, le brave capitaine Lavigne, qui doit succomber dans la journée.

Cet officier lui répond d'un mot qui appartient encore à la langue militaire de nos jours.

'Sois tranquille, garçon! *il y en aura pour tout le monde!*'

Toute la journée, la brigade manœuvre dans le feu, éprouvant des pertes sérieuses, mais sans donner un coup de sabre.

"Le lendemain, dit Pasquin, je dus aller au fourrage chercher des vivres dans un village voisin. En rentrant le soir au bivouac, je fus tout étonné d'apprendre par un bulletin qui était arrivé fort tard, que nous avions remporté la veille une grande victoire.... Je ne m'en serais jamais douté."

Ce mot est-il assez vécu et donne-t-il bien l'impression du troupier qui, sur le champ de bataille, ne voit de ce qui se passe que ce qui l'entoure immédiatement?

La bataille est gagnée, Hohenlohe vaincu par Napoléon, le roi Frédéric-Guillaume vaincu par Davout sont en fuite; leurs armées sont dissoutes. Quelques corps isolés cherchent à échapper, Kalreuth et Blücher invoquent une suspension d'armes qui n'a jamais existé, ayant comme le Saxon de Marbot, comme le duc de Wurtemberg en 1813 devant Dantzig, recours à la mauvaise foi et au mensonge.

Soult ne s'y laisse pas prendre. Il faut capituler. Blücher, à qui Napoléon, par une sorte de pressentiment, vouait une haine instinctive, va être envoyé à Dijon, en captivité de forteresse. Le général Rapp, aide de camp de Napoléon, intervient et obtient qu'on le laisse à Hambourg.

Le houzard prussien s'ennuie à Hambourg; la vie est trop chère. Il s'adresse à Rapp et lui écrit une lettre pour lui rappeler leurs courtes relations antérieures. Rien mieux que cette lettre ne fera voir le fond de l'âme prussienne, dure aux vaincus et aplatie devant le vainqueur:

"Monsieur le général,

"J'ose m'adresser à Votre Excellence pour vous demander votre intervention auprès de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, afin qu'elle ait la grâce de me faire délivrer des passeports pour moi, mes deux fils officiers et le reste de ma famille, pour pouvoir nous retirer dans les environs de Berlin ou dans la Poméranie, sur une de mes terres.

"Ayant perdu tout par le sort des armes, il m'est impossible de faire face aux dépenses que le séjour d'une ville, où tout est aussi énormément cher qu'à Hambourg, exige. D'ailleurs, je suis malade, et je sens que ce ne sera que dans le sein de ma famille, et menant une vie très retirée, que je pourrai rétablir ma santé.

"Ces raisons et la générosité de S. M. l'empereur me font espérer qu'elle daignera bien soulager mon sort pénible en me permettant de choisir mon séjour: et la protection que Votre Excellence voudra bien m'accorder à ce sujet joindra les sentiments de la plus vive reconnaissance à ceux de la plus haute considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

"De Votre Excellence

"Le très humble et très obéissant serviteur,

"BLUCHER, *lieutenant-général.*"

Hambourg, le 15 novembre 1806.

Il n'est pas inopportun de rappeler aux Allemands, si fiers de leurs victoires, qu'aucun officier français ne s'est, en 1870, adressé dans de pareils termes aux chefs de l'armée allemande!

SARDOU SUR DESPRÉAUX.

A propos de la curieuse conversation de M. Victorien Sardou sur Despréaux, rapportée dernièrement par une feuille parisienne, il est piquant de rappeler la première entrevue du célèbre maître à danser avec Marie-Antoinette. Despréaux en a laissé un croquis charmant. Une place de "danseur du Roi" était devenue vacante:

"J'entrai aussitôt au café de l'Opéra, dit Despréaux, demandai une plume et du papier et fis un mémoire que je portai le lendemain à la Reine. Elle n'était pas levée; j'attendis dans le salon. Mgr le duc de Chartres vint se chauffer à côté de moi et attendit aussi: j'étais tout content de me voir "un moment" l'égal d'un prince de sang. Après avoir reçu plusieurs visites, la Reine entr'ouvit la porte de sa chambre et me dit: "Que voulez-vous, Despréaux?"

"Tout tremblant, je lui bégayais mes raisons; elle me combla de promesses, prit mon mémoire....

"Tout s'arrangea pour le mieux... J'allai chez la Reine, à Versailles, dès qu'elle fut revenue de Fontainebleau. Je l'attendis dans la galerie, à son passage pour aller à la messe. Les personnes attachées à la Cour me regardaient avec fierté, car les jours où il n'y avait pas de spectacle, on regardait à peine les acteurs. Quelques-uns me demandèrent ce que je venais faire. Je ne voulais pas le dire avant d'avoir remercié la Reine.. Elle passa. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me fit signe d'approcher et s'en alla dans l'enfoncement d'une croisée, seule avec moi. Je lui adressai respectueusement mes remerciements. Elle me dit les choses les plus gracieuses, et puis, se mettant à rire aux éclats:

"—Savez-vous ce qui me fait rire? C'est de penser que j'ai chargé mon grand aumônier, M. de Fleury, de porter à son frère, le duc de Fleury, premier gentilhomme de la Chambre, qui était à Paris, un mémoire pour faire obtenir une pension à un danseur de l'Opéra!

"Ce ton aimable m'enchanta; mais tous ces messieurs, si fiers, auraient bien voulu savoir pourquoi la reine m'honorait d'une conversation particulière et d'où pouvaient provenir ces éclats de rire. Aussitôt, je fus entouré d'une vingtaine de courtisans, me faisant des révérences, me questionnant et m'offrant de venir dîner chez eux. Mais j'ai tout refusé; ils ne sauront pas pourquoi j'étais venu et, à mon tour, j'ai fait le fier."

Curieuse énumération.

Ces jours derniers, l'*Abeille* donnait une curieuse énumération des procédés bizarres employés par quelques écrivains illustres pour exciter leur génie; en voici une autre:

Montaigne, pour méditer en toute liberté, quittait en courant sa demeure et allait s'enfermer dans une vieille tour.—Rousseau se contentait de se cacher la tête dans le foin.—On connaît les soins recherchés de Buffon, qui se plaçait à son bureau en habit d'étiquette, avec manchettes de dentelles et l'épée au côté.—Mais soucieux de toilette, Milton, qui d'ailleurs était fort pauvre, composait ses vers, affublé d'un vieux manteau, la tête renversée en arrière.—Schiller, dit-on, ne pouvait composer s'il ne se mettait pas les pieds dans la glace.—On assure également que Châteaubriand, quand il dictait un article à son secrétaire, se promenait les pieds nus, sur le carreau glacial de sa chambre.—Bentham ne pouvait écrire s'il n'était assis sur de petits morceaux de papier.—Cooper, pour s'inspirer, s'emplissait la bouche de pastilles.—Byron avait besoin de l'odeur des truffes dont il remplissait ses poches.—Balzac, même en plein jour, écrivait à la lumière de deux bougies.

Flaubert n'écrivait pas un mot sans avoir fumé une mauvaise pipe.

Reste à savoir si toutes ces excentricités sont bien authentiques, car les biographes ne sont pas tous ennemis d'une douce facétie.

Menace d'une Guerre Sainte.

Le mot vient d'être prononcé. Il est évident que la Porte est impuissante à réprimer les excès auxquels se livrent ses sujets ottomans. Elle se trouve dans une situation désespérée. Si elle cède aux demandes, aux exigences, si l'on veut, des Puissances européennes, elle se met à dos toutes les populations musulmanes. Si elle résiste, il lui faudra lutter à armes inégales avec l'Europe, sans être sûre de l'appui des populations musulmanes à demi-révoltées. C'est la ruine pour elle. Il ne serait pas impossible que, prise ainsi entre deux feux et ne sachant comment sortir de cette impasse, elle songeât à recourir à une mesure désespérée, à prêcher la Guerre Sainte.

Nous avons de la peine à y croire cependant. Si général, si enthousiaste que soit le soulèvement de l'Islamisme, la victoire finale des Européens n'est pas douteuse. Alors c'est la déchéance de la dynastie qui règne à Constantinople.

Si, au contraire, elle suit le mouvement qui lui est indiqué par les gouvernements chrétiens et fait de la répression, elle s'attirera, sans aucun doute, les haines de ses sujets, mais en même temps, elle trouvera un appui efficace dans les puissances occidentales. Il y a là une chance pour elle, sinon d'éterniser son règne, au moins de prolonger son agonie.

En tout cas, nous sommes à la veille d'assister à de bien graves événements, près desquels les catastrophes où se sont abîmés les deux Empires napoléoniens, ne sont que des jeux d'enfant.

Un portrait du duc d'Aumale.

A propos de la récente réception des membres de l'Institut à Chantilly, le *Gaulois* a reproduit un portrait de Mgr le duc d'Aumale fait par Disraëli au dîner littéraire que présidait le prince, il y a trente-cinq ans, à Londres:

Je doute que jamais notre fauteuil ait été occupé dans des circonstances plus intéressantes que dans cette occasion. Il est occupé par le rejeton d'une ancienne Maison dont le sort a été lié pendant si longtemps aux progrès de la plus brillante et de la plus policée des nations modernes, par le descendant direct du grand monarque, dont le nom est associé d'une façon indélébile à la plus resplendissante période des temps modernes. Mais les titres de notre président à notre sympathie et à notre confiance ne se fondent pas sur le passé et sur les actes de ceux qui l'ont précédé. Ses titres datent du temps présent et lui sont tout personnels.

S'il est vrai que l'ordre le plus classique de composition littéraire soit celui dans lequel l'écrivain, chez qui l'action et l'observation se sont mêlées, peut donner les résultats de sa propre expérience, peindre les scènes dont il a été le témoin et raconter des événements qu'il a, dans une certaine mesure, créés lui-même; si cela est vrai, je puis dire que notre président était plus que personne qualifié pour réussir dans ce genre.

Nous devons à sa plume de vivantes peintures, qui certainement vous sont familières, sur l'origine et le caractère de cette nouvelle création militaire, ce corps qui semble combiner la discipline de l'Europe avec l'ardeur du désert. En lisant ces fermes et pittoresques esquisses sur les zouaves, on ne peut oublier que l'écrivain les a observés sous la tente, qu'il a bivouaqué avec eux, et que lui aussi a conduit des soldats à la bataille et à la victoire.

La même plume s'est exercée sur l'antiquité et a analysé la plus merveilleuse des campagnes de César; et je puis dire que dans cette critique se déploient un talent et une habileté qui ne sont point indignes des incomparables exploits et de l'incomparable récit qui y sont examinés, discutés avec une intelligence tout à la fois enthousiaste, curieuse et sévère. J'ai toujours pensé qu'un jour viendrait où nous devrions à son Altesse Royale quelque grand ouvrage qui vivra dans la langue de ce pays accompli, qu'il a quitté avec douleur, mais avec honneur.

Nous vivons dans un siècle d'étranges vicissitudes. Le cours des révolutions est aussi rapide qu'il est violent. Les empires se dissolvent et les dynasties se dispersent.

Heureux le prince qui, sans avoir commis une faute personnelle, et banni des palais et des camps, peut trouver une consolation dans les livres et une noble occupation dans les riches domaines de la science et de l'art. Heureux le prince qui, dans un pays étranger, tout en se mêlant aux autres hommes sur le pied de l'égalité, se distingue toujours par la supériorité de son esprit et de sa nature. Heureux le prince qui, dans de pareilles circonstances, peut, dans le royaume des lettres, conquérir des provinces qu'il ne saurait perdre et défier le mauvais destin des dynasties.

C'est sous l'impression de ces sentiments, Messieurs, que je vous propose la santé de S. A. R. le duc d'Aumale.

UN IMPOT DEMANDÉ.

Dans le temps où les bêtes régnaient sur la terre: les grenouilles demandèrent un roi: le cas n'est pas rare parmi les hommes; mais ce que l'on n'a jamais vu, ce sont les contribuables demandant un impôt. C'est pourtant ce qui arrive en Tunisie. Les habitants de Sousse se sont aperçus que l'on venait d'introduire dans le pays le commerce des feuilles de lentisque dont 3,500 tonnes ont été exportées de Madhia, en trois mois, pour l'Italie, au prix moyen de 55 à 60 francs la tonne. Cette utilisation d'un arbuste qui jusqu'à présent n'avait servi qu'à obstruer la marche de ceux qui ont à suivre leur chemin à travers monts et vallées, est une source de prospérité dans une région où le lentisque envahit tous les terrains incultes. Mais il parait que ce sont les Italiens qui achètent feuilles et brindilles pour les mélanger à celles du sumac, comme possédant les propriétés tannantes recherchées par la mégisserie. Or, par "patriotisme," les Français de Sousse, où il y a pourtant une chambre de commerce, veulent que les feuilles de lentisque soient taxées à la sortie, afin de faire pièce aux Italiens. C'est le pendant de l'affaire des phosphates. Il est vrai que l'étrange chambre de commerce de l'endroit requiert toutes les sévérités imaginables contre l'entreprise des chemins de fer, parce qu'elle apporte de Marseille la ferronnerie, la charpente et la menuiserie de la gare de Sousse, ce en quoi le résident général, non moins étrange, lui a donné raison. C'est un joli cas de folie protectionniste.

UN DON ROYAL.

Le roi d'Italie a envoyé au colonel Panizzardi, son aide camp, attaché militaire à Paris, la somme de 1,000 fr. comme souscription personnelle pour l'érection du monument du maréchal Canrobert.

Cette somme a été remise à M. de Verdal, secrétaire du comité, avec la lettre suivante:

"S M. le roi d'Italie, désirant s'associer personnellement à la patriotique initiative prise par la France pour l'érection d'un monument à l'illustre maréchal Canrobert, m'a chargé de transmettre au comité sa contribution de 1,000 fr. pour honorer ainsi le vaillant capitaine qui a combattu pour l'Italie.

"En accomplissant l'ordre de mon auguste souverain, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire parvenir ces 1,000 fr. à M. le président du comité, et d'agréer en même temps l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus distingués.

"COLONEL PANIZZARDI"

Cette lettre a été communiquée aussitôt par M. de Verdal au président du comité, M. le général de Colomb, qui s'est empressé de remercier l'aide de camp du roi.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

La grève c'est la barricade des fainéants.

Quand on n'est plus recherché dans le tête-à-tête—ne pas se jeter dans un tête-à-tête.

On est bien près de cesser de s'aimer quand on cesse de se le dire.

Champoireau a acheté un tableau:

—Venez donc voir cela, dit-il à un de ses amis.

L'ami se rend chez Champoireau, et celui-ci lui montre une toile bizarre,

—Qu'est-ce que cela?

—Une vue de Venise: le pont des Soupirs,

—Mais ces arbres?

—Oh! dit Champoireau, il y avait un trou d'eau, j'y ai fait ajouter un square.

R.... est bien le solliciteur le plus assidu qu'il soit possible de rencontrer dans les anti-chambres parisiennes.

Il se présente hier chez un de nos amis qui rentrait pour déjeuner à une heure et demie.

—Impossible d'être à vous en ce moment, mon cher; je vais me mettre à table et j'ai une faim....

—Une faim.... de non-recevoir, alors?

Examen de pharmacie:

—A quoi sert la rhubarbe?

—A faire des échanges.

—Expliquez-vous.

—On dit toujours: Passez-moi la rhubarbe et je vous passerai le séné!

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES

AU BRÉSIL.

Accident de Chemin de Fer.

LE PARTI MONARCHIQUE.

Presse Associée.

New York, 8 novembre—Le correspondant de Rio de Janeiro du *Herald* télégraphie qu'un accident s'est produit sur la ligne de l'Etat dans la province de Minas, et que beaucoup de passagers ont été tués. Parmi ceux qui ont perdu la vie se trouve l'évêque Lasagna, chef de l'ordre de St-François de Sales dans l'Amérique du Sud.

Le sloop américain Spray, commandé par le capitaine Joshua Slocum, est arrivé à Rio de Janeiro, dans son voyage autour du monde.

Le navire de guerre français Dubourdieu est également arrivé dans ce port.

Les leaders du parti monarchique à Rio de Janeiro déclarent que la république ne peut pas durer plus de six mois.

Au Pérou.

Le traité tripartite.

Presse Associée.

New York, 8 novembre—Une dépêche spéciale de Lima, Pérou, au *Herald*, dit qu'on craint la perte du steamer Copernicus, de la ligne Lamport, parti de la Clyde, le 12 août dernier, pour la côte ouest de l'Amérique du Sud.

Le navire était dû à Lota le 25 octobre, on n'en a aucune nouvelle depuis qu'il a touché à Sandy Point.

Il était à Montevideo, Uruguay, le 6 octobre.

—Le Congrès péruvien a confirmé le traité tripartite conclu entre la Colombie, l'Equateur et le Pérou.

Les Etats-Unis et Cuba.

Le Voyage du Sénateur Lodge à Madrid.

Presse Associée.

Paris, 8 novembre—Le sénateur des Etats-Unis Henry Cabot Lodge, du Massachusetts, est arrivé de Madrid à Paris.

A cause du fait que ce sénateur a ouvertement exprimé l'opinion que le Congrès devrait prendre résolument une attitude favorable aux insurgés de Cuba, le bruit a couru que sa visite à Madrid avait une importante signification politique.

En somme, il a été annoncé qu'il poursuivait une enquête afin de s'assurer si une proposition d'achat de l'île de Cuba par les Etats-Unis serait prise en considération par le gouvernement espagnol.

Cette rumeur s'est accentuée par le rapport annonçant qu'au Congrès, à la prochaine session, des mesures tendant à aider les révolutionnaires cubains en les reconnaissant comme belligérants seront présentées, par suite des résolutions adoptées à des réunions publiques tenues dans divers Etats de l'Union.

Un représentant de la *Presse Associée* a interviewé ce matin le sénateur Lodge à son hôtel, et l'a questionné au sujet des bruits courant sur sa visite à Madrid.

Le Sénateur a dit que pendant son séjour à Madrid, il a eu la bonne fortune de rencontrer beaucoup d'hommes publics éminents, entre autres, Senor Canovas del Castillo, le président du cabinet espagnol, mais que dans aucun entretien il n'a pas été question de l'achat de l'île de Cuba.

M. Lodge ajoute qu'il a visité Madrid en simple touriste et qu'il désire qu'on sache bien que son voyage à la capitale de l'Espagne n'avait aucun but politique, et qu'il n'a exprimé aucune opinion au sujet de Cuba.

D'un autre côté, on sait que le sénateur, pendant son séjour à Madrid, a étudié la question cubaine au point de vue espagnol, et qu'il a ainsi recueilli de nombreuses informations qui peuvent lui être utiles quand l'affaire sera mise en discussion au sénat des Etats-Unis.

Le Scandale de Panama.

Les intentions du nouveau Gouvernement.

Presse Associée.

Paris, 8 novembre—L'*Intransigeant* annonce que le gouvernement se dispose à remettre sur le tapis l'affaire du scandale de Panama, et qu'il va faire poursuivre un membre bien connu du Parlement.

Un Général Allemand quitte l'Armée Turque.

Presse Associée.

Berlin, 8 novembre—La *Gazette de Cologne* dit que le général Von Goltz, le second chef d'état-major de l'armée turque, membre du Conseil du ministère de la guerre, a demandé un congé afin de donner sa démission.

Le discours de M. Bayard et la "Gazette de St-James."

Presse Associée.

Londres, 8 novembre—Cette après-midi, à propos du discours prononcé hier à Edimbourg par l'ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, l'honorable Thomas F. Bayard, dans lequel il a dénoncé le Socialisme et le Protectionisme, la *Gazette de St James* demande si l'orateur n'a pas projeté son rappel, puis la feuille ajoute:

Si sa sévère condamnation de la politique protectionniste qui prévaut maintenant aux Etats Unis [illegible] discrétion, elle est faite de [illegible] béré.

La situation en Turquie.

Les affaires de la Banque Ottomane.

Presse Associée.

Londres, 8 novembre—Malgré le fait que Sir Edgar Vincent, gouverneur de la Banque Impériale Ottomane de Constantinople, a réussi à améliorer les finances de la Turquie en suspendant pour un mois le paiement des billets remboursables en or, afin d'avoir le temps de convertir en numéraire tout l'or envoyé par les succursales, et en obtenant un prolongement de douze ans à la concession du gouvernement, on estime que ces mesures ne produiront qu'une détente momentanée, et qu'elles n'auront, ainsi que le changement de ministère, que peu ou point d'influence sur la situation politique.

A propos des rapports à sensation envoyés récemment de Constantinople, il est probablement juste de croire qu'ils ont été exagérés par les Arméniens. Mais les faits principaux n'en demeurent pas moins, et l'Arménie semble en proie à une effrayante anarchie.

Le dernier exposé de la situation est arrivé aujourd'hui à Londres par une dépêche du *Times*, ainsi conçue:

L'état des affaires à Constantinople est regardé comme intenable par tous les diplomates, et le Sultan, dont la seule politique est d'opposer les Puissances les unes aux autres est mis à quia par leur unanimité.

Tous les Pouvoirs sont d'accord, et ils lui ont donné des avis sérieux mais très désagréables.

Dans ces avis, il est fortement appuyé sur le manque de sécurité dans la capitale, comme l'ont démontré les émeutes de septembre, qui ont laissé les mahométans dans un état d'excitation sans précédent.

Mais le remède suggéré par la Porte est l'augmentation du nombre des espions, les arrestations et l'exécution secrète, et, en conséquence, les avis des Puissances n'ont pas été pris en considération.

On a également beaucoup appuyé sur l'effusion de sang dans les provinces et l'immense tort fait au commerce dans la plus grande partie de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Mais la seule réponse est l'annihilation du plan de réformes par la nomination de deux créatures du Palais comme membres du Bureau de Contrôle, avec l'une d'elles pour président.

Dans toutes les provinces, cependant, on ne craint aucun soulèvement général des fanatiques contre les chrétiens; le danger est ailleurs.

CRESPO.

Le Président de la République du Vénézuéla.

Le nouveau ministère ne sera nommé qu'à son retour à Caracas.

Presse Associée.

Washington, 8 novembre.—Le ministre du Vénézuéla à Washington, Senor Andrade, a reçu aujourd'hui sa correspondance officielle jusqu'à la date du premier novembre.

Les journaux de Caracas contiennent le rapport des réclamations de l'Angleterre, reproduites d'après les dépêches de la *Presse Associée* publiées aux Etats-Unis. Mais l'ultimatum n'a pas encore été remis au gouvernement.

Le Président Crespo est toujours dans l'intérieur, et la nomination des membres du nouveau cabinet semble devoir être déférée jusqu'à son retour à Caracas.

A Cuba.

Le chef insurgé Roloff et Martinez Campos.

Presse Associée.

La Havane, 8 novembre—Roloff, le chef insurgé qui opère dans la province de Santa Clara depuis son débarquement en juin dernier, a ordonné aux habitants de cette province de se retirer au moins à trois milles de la ville et des forts de Santa Clara, pour éviter d'être atteints par des projectiles.

Afin de contrecarrer les effets de cet ordre, le général Martinez de Campos a renforcé les garnisons de la province, a signifié aux habitants des campagnes de se concentrer autour des villes, et a accordé aux cultivateurs la libre propriété de toutes les terres disponibles.

NOUVELLES AMERICAINES.

Mort d'un parent de Mme Cleveland.

Presse Associée.

Chicago, 8 novembre—J. W. Cadman, qui s'est tiré une balle de révolver dans la tête il y a quelques jours, est mort de sa blessure à l'hôpital du Comté ce matin à deux heures.

Il occupait le poste d'agent du service indien dans le Dacotah du Sud et était parent de Mme Cleveland. Aucune raison plausible de sa funeste détermination n'est donnée.

Le Conseil Municipal de Détroit et le traité avec l'Angleterre.

Presse Associée.

Détroit, 8 novembre—Le maire Pingree a envoyé hier soir au conseil municipal de Détroit une longue communication, en faveur de l'abrogation de cette clause du traité entre les Etats-Unis et l'Angleterre qui interdit la construction de [illegible] sur les grands lacs. [illegible]

Le rapport du secrétaire Morton.

Presse Associée.

Washington, 8 novembre—Le secrétaire Morton est occupé en ce moment à préparer son rapport annuel.

On croit qu'il s'étendra longuement sur l'extension des marchés étrangers pour les produits américains.

M. Morton a donné une attention spéciale à cette question pendant l'année qui vient de s'écouler, et il a, par le service consulaire, obtenu d'innombrables informations particulièrement utiles aux cultivateurs.

Il est probable que le Secrétaire suggérera dans son rapport la façon de tirer parti de ces informations et, entre autres points, signalera l'importance de satisfaire aux demandes de l'étranger, et fera remarquer qu'aucun produit de ce pays n'est à l'abri de la compétition.

Cuba Libre.

Les révolutionnaires n'accepteront pas l'autonomie.

Presse Associée.

New York, 8 novembre—Non! monsieur, nous n'accepterons l'autonomie en aucun cas, a dit Senor Palma, ministre plénipotentiaire cubain, quand il a été interviewé au sujet du rapport annonçant que l'Espagne est disposée à accorder l'autonomie, mais craint que les cubains n'acceptent pas.

Si l'Espagne veut traiter avec nous, a-t-il ajouté, elle devra nous offrir de meilleures conditions.

En premier lieu, nous ne croyons pas que l'Espagne accordera l'autonomie à Cuba, et nous n'accepterons même pas des conditions pour un gouvernement comme celui du Canada.

$500 de récompense.

Presse Associée.

Des Moines, Iowa, 8 novembre—Le gouverneur Jackson a lancé une proclamation offrant une récompense de $500 pour la capture et la condamnation des assassins du professeur Price Evans, principal de l'école normale d'Osage, trouvé mort dans les bois il y a trois semaines.

On pensait d'abord que le professeur s'était suicidé.

Le nouveau consul du Vénézuéla à New-York.

Presse Associée.

New York, 8 novembre.—Sur le steamer Vénézuéla est arrivé de la Guyara Nicholas Augusto Buello, nouveau consul général du Vénézuéla à New York.

Il va remplacer M. Luis Forsyth dont il apporte la nomination au poste de consul général à Boston.

Le résultat des élections dans le Kentucky.

Presse Associée.

Louisville, Kentucky, 8 novembre.—L'*Evening Post* dit que les deux partis auront des forces égales quand les membres de l'Assemblée générale du Kentucky se réuniront et qu'il s'agira de nommer un successeur au sénateur Blackburn: les démocrates ayant soixante-huit suffrages et celui du Démocrate-Populiste, et les Républicains ayant également soixante-huit votes et celui d'un représentant de l'Alliance républicaine.

Les républicains prétendent que le lieutenant-gouverneur Worthington décidera du vote, leur assurant ainsi la majorité. C'est une erreur, cependant, car le lieutenant-gouverneur, en sa qualité de président du Sénat, ne peut voter quand les voix sont également divisées.

L'accident d'Allen G. Thurman.

Presse Associée.

Columbus, Ohio, 8 novembre—Allen G. Thurman est tombé et s'est blessé. On estime qu'il ne pourra survivre.

Vendredi soir, il s'est grièvement blessé à la hanche. Aucun os n'ayant été cassé, on pensait que sa robuste constitution contribuerait à le rétablir promptement; l'ébranlement nerveux semblait avoir disparu, et il était si bien mardi et mercredi derniers que ses médecins et ses amis croyaient qu'il serait complètement rétabli en quelques jours.

Mais hier, une rechute grave s'est produite, et il n'y a aujourd'hui guère d'espoir de sauver M. Thurman.

Sa vigoureuse constitution le sauvera peut être une fois de plus, mais toutes les chances sont contre lui.

Cette information est donnée par les membres de la famille.

M. Thurman se trouvait seul dans son salon quand il est tombé.

Il avait pensé posséder assez de forces pour se rendre à sa bibliothèque et regagner son fauteuil. C'est en revenant que l'accident est arrivé.

L'œuvre d'un dangereux maniaque.

Presse Associée.

Cleveland, Ohio, 8 novembre—L'asile des Enfants abandonnés de Speed, sur l'avenue de l'Est, près de Lexington, a été détruit par un incendie allumé par une main criminelle aujourd'hui. Tous les pensionnaires ont pu s'échapper.

Depuis samedi, il a été tenté 8 fois de mettre le feu à l'édifice. La police a travaillé jour et nuit à trouver une piste, mais elle n'a pu réussir.

Accident de chemin de fer.

Presse Associée.

Cincinnati, 8 novembre—Le train de ma[illegible] No 28 de la ligne du Kentucky C[illegible], une section de la ligne de Louisville et Nashville, a déraillé ce matin à trois heures, par suite d'une aiguille laissée ouverte à Morning View, à dix sept milles de Cincinnati.

William Hudson, qui se trouvait dans un wagon-écurie avec les chevaux de course d'Eugène Leigh, a été tué; les animaux n'ont pas été sérieusement blessés.

Dix-sept wagons ont été démolis, dont deux chargés de cochons. Presque tous ont été tués.

La circulation a pu être rétablie à midi.

Les employés du train n'ont eu que de légères blessures.

Durrant.

Presse Associée.

San Francisco, 8 novembre.—Le prononcé de la sentence de Théodore Durrant a été renvoyé à deux semaines.